

Des histoires inventées Rencontre avec André Forcier

Eza Paventi

Number 88 (3), 1998

Théâtre et cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16430ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paventi, E. (1998). Des histoires inventées : rencontre avec André Forcier. *Jeu*, (88), 97–101.

Des histoires inventées

Rencontre avec André Forcier

Jamais le cinéma québécois n'aura connu de personnages aussi extravagants et colorés que les siens ! Cheveux en bataille, vieux t-shirt, jeans soutenus par des bretelles, l'homme qui a inventé la sirène de *Kalamazoo*, la femme à barbe de *la Comtesse de Baton Rouge* et l'albinos qui s'ennuie de l'Albinie dans *Au clair de la lune* ressemble à un de ses personnages. Dans un univers où de nombreux réalisateurs tournent des drames humains, des histoires d'amour ou des films d'action avec un souci du détail réaliste, André Forcier évolue sur une voie différente où l'absurdité et les mises en scène théâtrales défilent sur la pellicule.

La Comtesse de Baton Rouge
d'André Forcier. Sur la
photo : Geneviève
Brouillette et Robin Aubert.
Photo : Antoine Saito/Coll.
Association des cinémas
parallèles du Québec.





Le Vent du Wyoming
d'André Forcier. Sur la
photo : Sarah-Jeanne
Salvy, Léo Munger et
France Castel. Photo :
Coll. Association des ciné-
mas parallèles du Québec.

« C'est par l'exploration de la réalité que naît l'absurde ou le surréalisme. Le surréalisme est un état de grâce de la réalité. » Depuis ses premiers films, le cinéaste cherche à représenter une réalité, très près de lui la plupart du temps, autrement que par le réalisme. « Le réalisme ne m'intéresse pas. La réalité, ce n'est pas nécessairement ce qui est vrai. Le vrai, c'est autre chose. » Le vrai, dans les films d'André Forcier, se situe peut-être entre les émotions, les impressions qui se dégagent des scènes et la profondeur des personnages. Ou peut-être que le vrai, c'est cette force qui naît des situations absurdes, mises en scène par le cinéaste avec un sens de la théâtralité. Dès ses débuts dans le métier, André Forcier tourne des scènes aussi absurdes que touchantes ; cette signature particulière se fait tantôt sentir dans *l'Eau chaude*, *l'eau frette*, quand Francine joue à la corde à danser avec un fil relié à son *pacemaker*, tantôt dans *le Vent du Wyoming*, quand Léa ouvre son parapluie avant d'aller sous la douche, où elle pleure sur l'épaule de son amoureux qui ne l'aime plus.

André Forcier traduit des situations ou des émotions vécues par ses personnages à coups de métaphores. « Dans *Une histoire inventée*, il fallait que je trouve une image assez forte pour qu'on saisisse le drame de cette femme, qui a connu tellement d'hommes, mais qui est amoureuse d'un seul, insensible à son charme. Cela s'est traduit par la bande d'hommes qui suivent Louise Marleau partout. » Le réalisateur pousse l'absurdité jusqu'à les rassembler sous la fenêtre de la femme fatale et les faire soupirer au son des cris de l'amante jouissante. Le cinéaste entretient un goût pour la démesure qui se fait sentir au fil des scènes de ses films. Comment oublier cette autre

scène d'*Une histoire inventée*, dans laquelle un clan d'Italiens se passent le saucisson et le vin au beau milieu d'une représentation théâtrale ?

C'est dans cet esprit, celui qui l'amène à imaginer constamment ses idées, qu'André Forcier crée ses personnages. « Dans *la Comtesse de Baton Rouge*, je voulais inventer un personnage qui représente un peu ce que je vivais, au début de ma carrière. Quand j'ai commencé à faire des films, je faisais le tour des plateaux de Montréal pour récupérer des chutes de pellicules. De là m'est venue l'idée du cyclope, qui a un aspect similaire à celui du projecteur avec son œil unique. Dans *la Comtesse de Baton Rouge*, le cyclope qui fait du cinéma sans caméra et sans pellicule est un fantasme créé sur mesure pour le jeune réalisateur Rex... » Énigmatique et solitaire, le cyclope porte en lui un drame bien humain : il est amoureux d'une femme qui ne l'aime pas. Cette femme, André Forcier l'a imaginée avec une barbe. « Le cyclope, qui donne des spectacles dans une tente du parc Belmont, ne pouvait être amoureux de n'importe quelle femme... J'avais envie de mettre une femme à barbe dans mon film mais, en même temps, il fallait qu'elle soit vraiment sexy pour justifier le désir des hommes qui étaient amoureux d'elle. Alors j'ai eu l'idée de cette femme, très belle, avec une barbe à l'italienne, juste un peu mal rasée. »

Comment ces personnages naissent-ils ? À partir d'errances, dans la ville, aux petites heures du matin. Le cinéaste raconte comment Rose Lebleu, un personnage de son prochain long métrage, a été conçue, au moment où il roulait dans le quartier Centre-Sud en même temps que le soleil du matin frappait sur les murs roses d'une demeure... Quelques vers d'un poème de Patrice Desbiens traversaient, au même moment, son esprit : « Rose a les bleus, dans son Rent-a-wreck bleu. »

« Les atmosphères et les personnages s'imposent avant l'histoire », et, chez Forcier, ces deux éléments occupent une place privilégiée. C'est pourquoi les lieux de ses films sont, le plus souvent, très stylisés. Dans *l'Eau chaude, l'eau froide*, des couleurs aux teintes pastel colorent l'environnement montréalais dans lequel évoluent les personnages : logements, buanderie, dépanneur évoquent des lieux réalistes avec, pourtant, cette touche poétique qui les rend moins tristes, moins mornes. Parfois, à peine quelques détails artistiques font basculer l'action dans un univers plus théâtral. Dans une scène du *Vent du Wyoming*, le grand Albert, hypnotiseur, fait monter Léa sur scène ; un peu partout dans la salle du cabaret, la masse des spectateurs se divise entre personnes vivantes et... mannequins. André Forcier est probablement devenu, avec ce film, le premier réalisateur à utiliser des mannequins, et à le laisser paraître, pour des scènes de figuration...

Le cinéaste intègre des éléments théâtraux dans ses réalisations, mais avec une latitude que seul le cinéma peut lui offrir. Dans *Au clair de la lune*, il arrive à créer un univers fantaisiste sur pellicule, dans un endroit plus que commun : un stationnement de bowling. Son personnage d'albinos s'envole dans une aurore boréale, dessinée sur la pellicule et intégrée grâce à un procédé optique. L'éclairage sert, tout au long du film, de support principal à l'élaboration de cet univers poétique. La neige qui tombe sur le stationnement du Moonshine Bowling arbore des reflets bleus, et les vitres givrées des « minounes » laissent transparaître la lumière rosée et bleutée de l'hiver.



Au clair de la lune d'André Forcier. Sur la photo : Guy L'Écuyer (l'homme-sandwich) et Michel Côté (l'albinos). Photo : Coll. Association des cinémas parallèles du Québec.

« Les lumières à Montréal ont vraiment quelque chose de spécial. Montréal, l'hiver, est une ville psychédélique. J'avais remarqué les néons de ce stationnement de bowling... Le premier personnage auquel j'ai pensé, dans cet environnement, c'est un personnage naïf qui annonce un bowling ouvert 24 heures. »

Le personnage est un pilier dans les films de Forcier. « Mes personnages sont des symboles qui s'affirment », explique le réalisateur qui travaille d'ailleurs en étroite collaboration avec ses comédiens dans le but de renforcer et d'alimenter ses personnages. « J'ai besoin qu'un acteur s'investisse ; grâce à son jeu, je peux continuer à construire le personnage. » Selon le cinéaste, à cet égard, le cinéma permet davantage que le théâtre ; le réalisateur peut modeler ses personnages au fil des plans et des scènes tournées, ce qui lui laisse « une plus grande latitude, un plus grand contrôle sur le personnage ».

Et l'histoire ? « Une histoire est un prétexte pour révéler des personnages. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'histoires dans mes films. Au contraire, j'aime bien raconter des histoires. » Les films inventés par André Forcier, peuplés de personnages fantasques et de lieux poétisés, sont aussi de grandes histoires : des histoires d'amitié, comme celle d'un itinérant albinos et d'un homme-sandwich ; des histoires de jalousie, comme celle de Léa et de sa mère qui copule avec l'amoureux de sa progéniture ; des histoires d'amour, comme celle de Félix Cotnoir, amoureux d'une sirène, ou encore celle du jeune réalisateur qui suit la femme à barbe jusque dans un cirque, en Louisiane. André Forcier compose sur grand écran un univers qui s'apparente souvent à celui du conte, dans un langage du quotidien, aussi poétique que cru :

À Montréal, les Portugais s'ennuient du Portugal.
Moi, l'Albinos, j'm'ennuie de l'Albinie
Là où tu peux enfin savourer le miracle de la vie.

Aboutir icitte
Dans le parking du Moonshine Bowling.
Se rappeler dans un beau Chevrolet vert
Toutes les folies de notre hiver.

Hier, pas loin de la rue Sébastopol
Pis du boulevard des Orphelins
Les dragons du quartier m'ont mangé une jambe.

Le frette a gelé toute la lumière
Même la lumière du Moonshine Bowling.

(Extrait de *Au clair de la lune*)

Je fais remarquer au cinéaste que ses choix esthétiques, son sens de la poésie, son attrait pour l'absurde sont autant d'éléments qui contribuent à conférer un aspect théâtral aux scènes de ses films. Je le sens embêté, un peu comme la première fois où je lui ai parlé au téléphone (« Ça me touche beaucoup que vous ayez pensé à faire une entrevue avec moi pour une revue de théâtre... Mais vous savez, Mademoiselle, je n'ai aucune formation en théâtre »).

J'insiste donc. Un fondu au noir, au début d'un film d'André Forcier, ça me fait penser à un rideau qui s'ouvre. Je sais que je vais me faire raconter une histoire fantasque pour grandes personnes et je deviens tout à coup aussi fébrile qu'une petite fille devant la magie d'une pièce de théâtre. Je crois que les personnages qu'invente André Forcier me rappellent ceux que j'ai connus, plus jeune, sur les planches des théâtres pour enfants. Ils sont grandioses ou grotesques, lumineux, absurdes, poétiques, défaits ou enflammés et, surtout, profondément humains. Ils vivent dans un univers semblable au mien, mais en même temps décalé de la réalité ; leur monde est un peu plus poétique, un peu plus cruel, un peu plus fantasque... Mais pour lui, je crois que toutes ces histoires, ça reste quand même du cinéma. ¶